

PETITE REVUE  
DU  
TIERS-ORDRE  
ET DES  
INTERETS DU CŒUR DE JESUS

---

*Publiée par la Fraternité du Tiers-Ordre Franciscain de  
Montréal*

Avec l'approbation de Mgr l'Archevêque de Montréal

---

VOLUME QUATRIÈME

---



MONTREAL  
J. CHAPLEAU & FILS, IMPRIMEURS  
1887

# Petite Revue du Tiers-Ordre

ET DES

## INTÉRÊTS DU CŒUR DE JÉSUS

---

---

VOL. IV

MONTRÉAL, FÉVRIER 1887

No 1

---

---

### PROPAGEONS LE TIERS-ORDRE

Nous n'avons qu'à remercier Dieu et saint François du succès de notre *Petite Revue* durant l'année qui vient de s'écouler. Le nombre de nos abonnés a considérablement augmenté; plusieurs retardataires ont réglé leur compte, et nous recevons des encouragements de toutes parts. C'est donc avec beaucoup de contentement et d'espoir que nous commençons avec le présent numéro notre quatrième année d'existence.

Le Souverain-Pontife Léon XIII a donné tant de marques d'amour au Tiers-Ordre; il a, à chaque occasion, insisté avec tant d'ardeur pour le propager et pour en appliquer l'esprit et les règles à toutes les classes de la société, que nous serions heureux si notre faible organe a pu contribuer, ne fût-ce que dans de petites proportions, à le répandre parmi notre catholique population. Il est de fait que nos fraternités du Tiers-Ordre à Montréal, tant celle des frères que celle des sœurs, ont beaucoup prospéré depuis quelques années, et augmentent en nombre tous les jours. Mais nous voudrions que le progrès fût encore plus grand: chaque membre devrait se faire un devoir d'amener ses parents et ses amis à entrer dans l'ordre de la pénitence de saint François.

Le Souverain-Pontife, placé au sommet de la société religieuse, voit bien mieux que tout autre homme sur la terre les dangers qui menacent l'Eglise. Il l'a souvent déclaré: ce qui perd le plus d'âmes de nos jours, ce sont l'amour désordonné du bien-être et l'égoïsme, sources de tant d'injustices et de crimes. Sous une autre forme ces maux sont les mêmes que ceux qui affligeaient l'Eglise du temps de saint François d'Assise, au XIII<sup>e</sup> siècle. Pour ces deux grandes plaies, le Saint-Père a trouvé deux remèdes efficaces, et il les annonce dans son admirable Encyclique *Humanum genus*: les sociétés de

*Saint-Vincent de Paul* et le *Tiers-Ordre*; c'est-à-dire, à l'égoïsme, il oppose la charité; à l'amour des plaisirs de la chair, des richesses, à la volupté des sens, du cœur et de l'esprit, il oppose la pénitence et la mortification, le remède par excellence. Voilà pourquoi le Souverain-Pontife désire tant l'extension du *Tiers-Ordre*. Notre *Petite Revue* a donc rempli jusqu'à présent, et elle n'est qu'au commencement de sa tâche, un devoir bien utile aux âmes.

Au commencement de cette nouvelle année, nous faisons un appel à tous les curés de nos paroisses, à tous les prêtres et à tous les fidèles sous les yeux desquels pourront tomber notre *Revue*. Etablissons partout des fraternités du *Tiers-Ordre*. Chaque paroisse du Canada devrait en avoir une. Ne fût-elle composée que de huit à dix membres pieux et zélés, cela serait déjà un très beau et très heureux commencement; et quel exemple solitaire pour les autres fidèles! Rappelons ici ces paroles du Vénéral Curé d'Ars: *On ne saurait assez propager le Tiers-Ordre dans les paroisses, c'est un des plus puissants moyens de ranimer la charité dans les cœurs.*

A l'œuvre donc, et propageons de toutes nos forces l'Ordre de la Pénitence; mais, en même temps, n'oublions pas qu'avant tout c'est l'esprit de la pénitence qu'il faut répandre. Soyons tertiaires de cœur et d'âme. Aimons la mortification dans nos sens et dans notre volonté, et nous arriverons bientôt à aimer Dieu par dessus toute chose, ce qui nous mènera rapidement à la perfection.

---

## LE CARNAVAL

Nous revenons encore sur ce sujet.

Nous avons, dans notre dernier numéro, blâmé, au point de vue de la morale, le genre d'amusement que l'on prépare pour cet hiver: glissoires, mascarades, etc. Nous l'avons dit: il nous faut des divertissements. La vraie piété n'est pas une rigueur inflexible envers soi-même. L'Eglise prescrit d'honnêtes délassements dans tous les genres de vie. Réjouissons-nous, amusons-nous même autant que notre nature s'y prêtera, mais restons honnêtes, modérés, pieux, jusque dans nos plaisirs.

Il y a deux choses que nous devons éviter durant le cours de ce carnaval. La tentation sera grande, ne nous

y trompons pas. Il y a pas de temps de l'année où le démon couvre ses pièges de plus de couleurs séduisantes. Evitons-les entièrement, et soyons prudents, très prudents. Ces deux choses sont les bals et les spectacles.

Faut-il s'abstenir entièrement des bals et des spectacles ?

Voyez donc la Règle, chapitre II. § 2. "*Ils fuiront, avec la plus grande vigilance, les bals et les spectacles dangereux, et les repas licencieux*".

Quant au spectacle, je vous dirai avec le grand Pascal : "Tous les grands divertissements sont dangereux pour la vie chrétienne ; mais, entre tous ceux qu'offre le monde, il n'en est point qui soit plus à craindre que la comédie. C'est une représentation si naturelle et si délicate des passions, que plus ont les peint innocemment, plus une âme pure en est émue. Se fondant sur la pureté des sentiments manifestés, on s'imagine qu'un amour, en apparence si sage, ne peut effrayer la conscience. On sort du spectacle le cœur et l'imagination préparés à recevoir des impressions semblables, ou plutôt à chercher l'occasion de les faire naître dans un autre cœur, pour échanger les mêmes plaisirs au prix des mêmes sacrifices."

A ces judicieuses paroles du grand homme, ajoutons un aveu échappé à un philosophe impie, Jean-Jacques Rousseau : "Quand le spectacle n'inspirerait pas des passions criminelles, il dispose l'âme à des sentiments pernicieux. Là, tout tire à conséquence, le plaisir même du spectateur, se basant sur des situations équivoques, il s'ensuit que plus la comédie est bien jouée, plus son effet est funeste aux mœurs."

Un jour, Chateaubriand, un des écrivains les plus célèbres de notre siècle, voulait conduire un jeune homme au théâtre. Ce dernier lui avoua timidement qu'il avait promis à sa mère de ne jamais aller au spectacle ; "Je vous conjure, lui répliqua sans hésiter l'auteur du *Génie du Christianisme*, de suivre le conseil de votre mère ; vous ne gagneriez rien au théâtre, et vous pourriez y perdre beaucoup."

Voici maintenant le jugement de Madame de Lamar tine, mère du grand poète, dans le livre intitulé : *le Manuscrit de ma Mère*, sur les plaisirs tant recherchés du théâtre : "Jé me suis laissé entraîner à l'opéra par M. et Mme de Larnaud, qui m'ont affirmé que ce spectacle, qui n'est qu'une académie de musique, n'était pas

compris dans l'interdiction de l'Eglise. Je suis bien aise maintenant de l'avoir vu, car je m'en faisais une grande idée; je n'ai pas éprouvé l'étonnement et l'ivresse dont on m'avait tant parlé; j'ai même éprouvé un sentiment de pitié pour les hommes quand je me suis dit: Voilà donc la réunion de tous les arts, de tous les prestiges, de tous les talents: voilà ce qui a tant de célébrité pour tout le monde! Ce n'est que cela! Un peu plus que des marionnettes. Mais au fait, des jeux d'enfants, des diables, des feux avec de l'esprit-de-vin, des contorsions de toutes sortes, des machines dont on voit bien le jeu, voilà tout! O hommes que vous êtes bornés en tout, même en folie! Et quand j'ai vu là des gens qui mouraient d'ennui, qui s'y endormaient tous les jours, oh! c'est alors qu'ils m'ont fait pitié! Mais, je le répète, je suis bien aise d'avoir vu cela, et de savoir au juste ce que c'est que les grands plaisirs de ce monde.»

Quant aux bals, c'est aux pieds de son crucifix qu'un tertiaire trouve la meilleure solution. Voudriez-vous mourir au sortir du bal?...serait-ce la préparation finale que vous souhaiteriez apporter au redoutable tribunal où sera décidé votre sort éternel? Prononcez-vous en face de la mort, du ciel et de l'enfer, devant Jésus crucifié pour vous garantir de l'un et pour vous ouvrir l'autre. De temps en temps, on entend parler de ces événements mondains, qui au milieu d'une fête, font passer de la vie à la mort une jeune personne pleine de force, tout enivrée de plaisir et de volupté, et qui affronte, sans y avoir songé, les rigueurs de la justice de Dieu. Rien ne vous ferait frissonner comme la vue d'un cadavre vêtu de ces étoffes légères tissées pour le bal? De l'aspect de ce visage livide, couronné de fleurs, votre pensée s'élancerait involontairement au delà du temps, et chercherait, entre les deux grandes destinées possibles, l'âme qui animait ce corps déjà défigurés par son absence. Hélas! avez-vous la certitude que son sort ne sera pas le vôtre?...L'avertissement qui nous est donné ne fera que rendre plus rigoureux le jugement porté sur ces joies éphémères, qui n'entraînent que fatigue et dissipation, et peuvent rendre si effrayant le réveil éternel. Mais sans parler de cette terrible extrémité, oseriez-vous communier en sortant du bal? Si une âme chrétienne, par le seul fait de la prudence qui doit gouverner sa vie, tâche d'être toujours prête à communier et à mourir, comment, incertain du

lendemain, se décider à contrister Jésus-Christ, en éloignant l'heure où il s'unira à vous, quand même cette action ne le bannirait pas de votre cœur ? Balancer entre une communion et une satisfaction personnelle, c'est manquer d'amour pour Notre-Seigneur et se priver de nombreuses grâces. Pour jouir pleinement au ciel, il faut en ce monde faire beaucoup de sacrifices à sa conscience.

---

### LE CARÊME

Notre Seigneur Jésus-Christ lui-même a inauguré le Carême par son exemple, en jeûnant quarante jours et quarante nuits dans le désert. Il n'en a pas fait un commandement divin, non susceptible de dispense, mais il a déclaré souvent que le jeûne était un des meilleurs moyens de sanctification par la pénitence (1). C'est pour cela que l'Eglise, venant au secours de la faiblesse de ses enfants, statua que le jeûne serait observé sur certains jours de l'année comme préparation à la célébration des principales fêtes. Pâques étant la première, fut précédé d'un long jeûne de quarante jours.

L'institution du carême est très ancienne ; son origine apostolique est attestée par de grands saints, entr'autres St Jérôme (2) et St Léon le Grand (3). Quoiqu'il en soit, il est un des commandements formels de l'Eglise, auquel tous les fidèles, mais surtout les enfants de St François, fils aînés de la pénitence, doivent se soumettre généreusement. La violation de ce précepte entraîne presque infailliblement les châtimens de Dieu sur les coupables ; c'est par ce relâchement que la mollesse s'introduit dans les mœurs et que les sens dominant l'esprit, et rendent l'âme esclave de ses passions. Un saint pape, Benoit XIV, dans une Lettre Encyclique du 30 mai 1741, disait : « L'observance  
« du Carême est le lien de notre milice ; c'est par elle que  
« nous nous distinguons des ennemis de la Croix de Jésus-  
« Christ ; par elle que nous détournons les fléaux de la  
« divine colère ; par elle que, protégés du secours céleste  
« durant le jour, nous nous fortifions contre les princes  
« des ténèbres. Si cette observation vient à se relâcher,  
« c'est au détriment de la gloire de Dieu, au déshonneur

(1) Mat. IX, XIV, XV.

(2) Epit. XX, VII. St Marcellin.

(3) Sem. II, VI, IX de Quadragésimæ.

« de la religion catholique, au péril des âmes chrétiennes, et l'on ne doit pas douter que cette négligence ne devienne la source de malheurs pour les peuples, de désastres dans les affaires publiques, et d'infortune pour les particuliers. » (1)

Il faut donc faire pénitence, le Sauveur a dit : « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous. » (2) Il faut, dans le temps du Carême, faire pénitence comme le veut l'Eglise, c'est-à-dire jeûner. Mais, tout en obéissant à la lettre du commandement, tout en s'abstenant de manger de la viande ou de toute nourriture selon le précepte, n'oublions pas que la véritable pénitence est dans le cœur : l'Evangile nous en donne des exemples dans l'Enfant prodigue, dans Marie Madeleine, dans le publicain Zachée, et dans saint Pierre. Il faut donc que le cœur rompe sans retour avec le péché, qu'il le regrette amèrement et s'en éloigne en toute occasion. Imitons Notre Seigneur dans le désert; non-seulement il jeûne, mais il prie, il gémit sur les prévarications des hommes, il remplit son cœur de saints désirs envers son Père, et ce n'est pas sans une terrible frayeur que le démon, quoiqu'il ignorât sa divinité, osa s'approcher de lui pour le tenter. Evitons autant que possible les dispenses, toutes légitimes qu'elles soient; c'est toujours par elles qu'une âme fervente entre dans la tiédeur.

Il ne faut pas craindre une légère incommodité, un mal qui ne sera que passager; nous oublions trop vite que le péché ne peut être remis sans expiation, que l'Eglise en nous ordonnant le jeûne, nous demande par là même de souffrir, et que c'est une punition imposée à la nature. Réfléchissons bien avant de nous y soustraire, eussions-nous les meilleures raisons pour cela. Saint Pierre d'Alcantara, du premier Ordre de St François, fut célèbre par ses jeûnes et par ses grandes austérités; il ne mangeait que du pain, assaisonné quelquefois avec un peu d'herbes, et ne buvait que de l'eau, et s'il trouvait quelque bon goût à ce peu de nourriture, bien vite il jetait de la cendre dessus; encore ne prenait-il un pareil repas qu'une fois tous les trois jours. Après sa mort, il apparut à sainte Térèse tout rayonnant de gloire et lui dit : « *Heureuse pénitence qui m'a obtenue une si grande*

(1) Non ambigimus.

(2) Luc, XIII, 3.

*gloire.* St François d'Assise se contentait de ne prendre de nourriture que ce qui lui était absolument nécessaire pour ne pas mourir. Sa vie fut un carême continu, il en faisait huit par année. On raconte qu'au commencement de sa vie de pénitence, voulant vaincre la nature, il prit un plat et parcourut sa ville natale, témoin de son luxe et des fêtes de sa jeunesse, demandant l'aumône de porte en porte, et acceptant tout ce que l'on lui offrait ; mais quand il voulut manger ce ramassis de toutes sortes de nourriture, le cœur lui bouillit. Enfin, il se vainquit lui-même, commença à manger, et, grande fut sa surprise et son admiration pour Dieu, il trouva dans ces restes dégoûtants un goût qu'il n'avait jamais trouvé dans les mets les plus exquis.

Inspirons-nous de ces exemples pour passer saintement le carême qui se présente à nous, peut-être sera-t-il le dernier qui nous est accordé sur cette terre.

#### LÉGENDE IRLANDAISE DU CARÊME.

L'institution du Carême ne plaisait guère à l'antique ennemi du genre humain ; de nombreuses légendes racontent les ruses qu'il employait pour empêcher les hommes de faire pénitence et pour ravir les âmes à Dieu.

Dans les vallées de la verte Erin, il n'est pas un berger qui ne connaisse la poétique légende qui suit.

Il y a bien longtemps de cela, la vieille Irlande était plongée dans une misère horrible, et les pauvres chrétiens ne savaient plus à quel saint se vouer.

Un jour, on vit arriver dans un village, montés sur des chevaux noirs dont la ferrure était d'or, deux riches inconnus : une mule chargée de sacs remplis d'or les suivait.

Leur munificence attira tous les regards, et une nuée de mendiants assiégea leur hôtel. Mais, chose extraordinaire, au lieu de sortir la joie sur le visage, la plupart s'en retournaient tristes et la honte au front. C'est que les deux inconnus étaient des acolytes de Satan ; ils achetaient, à beaux deniers comptants, les âmes pour le roi des enfers, et voilà pourquoi plus d'un chrétien, en sortant, était triste et comme *un corps sans âme*.

Dans les environs vivait Kelly O'Connor, dame de grande vertu et de haute noblesse ; elle était la providence des malheureux. Ayant ouï parler du trafic odieux

de ces mécréants, elle vendit ses châteaux, ses terres, bois et prairies, et distribua tous les jours de larges aumônes aux pauvres, qui n'allèrent plus se vendre aux commis-voyageurs du malin esprit.

Voyant leur commerce ruiné, ceux-ci employèrent la ruse. Un valet infidèle, qu'ils soudoyèrent, déroba le trésor de la belle Ketty.

Comme elle n'avait plus une obole à donner, elle vint s'offrir aux marchands d'âmes, qui tressaillirent de joie à cette proposition inattendue. L'affaire fut vite conclue : l'âme de la vertueuse châtelaine fut taxée cent cinquante mille écus d'or.

Ketty donna tout aux pauvres, afin que pas une âme de plus ne fût livrée au démon. Puis elle alla s'enfermer dans son oratoire, et quand, le lendemain, la porte en fut ouverte, on la trouva morte de douleur, à genoux, au pied de son crucifix.

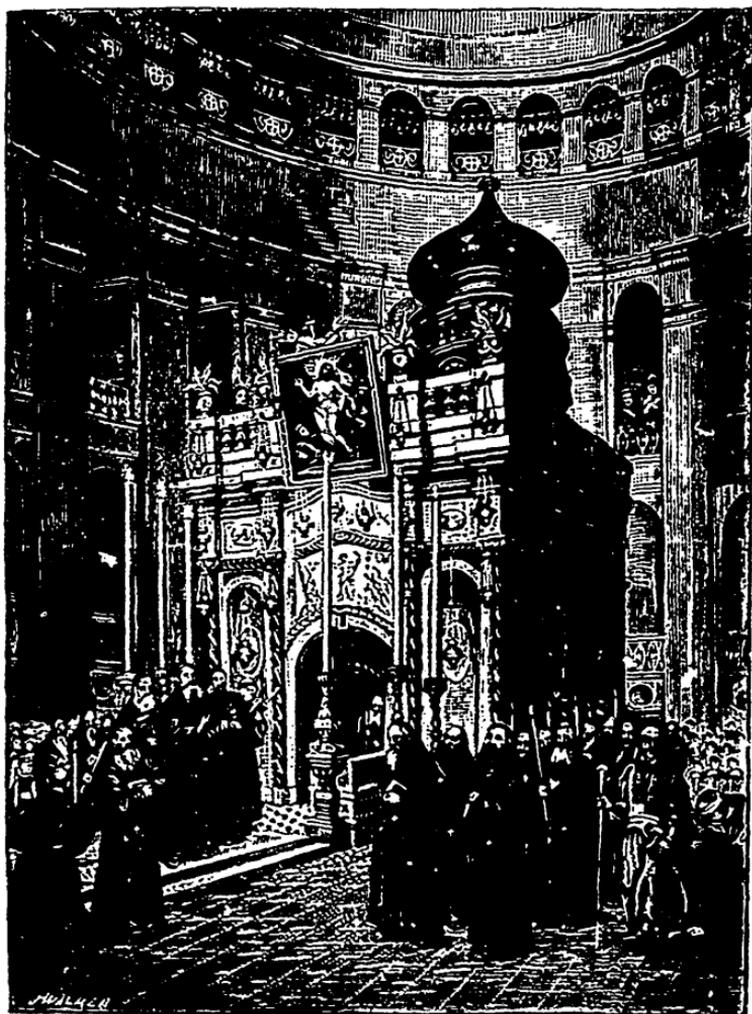
Dieu, dans sa bonté et sa miséricordieuse justice, avait pardonné au repentir, déclaré la vente nulle, et reçu Ketty parmi ses anges.

L'abondance revint dans le pays, les suppôts de Satan disparurent, et les pêcheurs de Blackwater racontent qu'on les entend jurer et maudire dans une grotte souterraine de la montagne, où Lucifer les tient enchaînés jusqu'au jour où ils lui livreront l'âme de Ketty qui leur a échappé.

Voici les deux derniers couplets de la ballade que chantent les mendiants pendant le Carême, dans les rues de Dublin et de Limerick :

Pour sauver les pauvres qu'elle aime,  
 Ketty donna  
 Son esprit, sa croyance même ;  
 Satan paya  
 Cette âme au dévouement sublime  
 En écus d'or.  
 Disons, pour racheter son crime,  
*Confiteor.*

Mais l'ange qui se fit coupable  
 Par charité,  
 Au séjour d'amour ineffable  
 Est remonté.  
 Satan vaincu n'eut pas de prise  
 Sur son cœur d'or.  
 Chantons, sous la nef de l'église,  
*Confiteor.*



LE SAINT SÉPULCRE.

## LES INSTRUMENTS DE LA PASSION

DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

*Crucifixi age plagas  
Cordi meo valide.*

La méditation des souffrances qu'a endurées Notre-Seigneur durant sa passion est, de l'opinion de tous les saints, ce qui est le plus capable de nous faire avancer dans

la pratique de la vertu, et principalement dans celle de la pénitence. On le comprend d'ailleurs sans effort, rien ne peut mieux nous faire regretter nos fautes passées et nous faire prendre de fermes résolutions de ne plus pécher à l'avenir, que la vue des souffrances de Jésus, notre bon Maître, courbé sous le poids d'une croix pesante, couvert de plaies, constamment frappé et insulté, exposé à la fureur d'un peuple ivre d'une colère satanique, et enfin cloué et mourant sur un infâme gibet.

Cette méditation, excellente en tout temps, l'est davantage dans le saint temps du carême, temps de pénitence et de repentir. C'est dans cet esprit que nous donnerons cette année, comme nous l'avons fait l'an dernier, (1) quelques réflexions sur les instruments de la passion de Notre-Seigneur et sur sa voie douloureuse, espérant que ce sujet de lecture sera pour nos frères l'occasion de commencer une méditation profonde sur Jésus crucifié.

#### LES SAINTS CLOUS

Après la croix, instrument principal du supplice de Notre-Seigneur, nous ferons l'historique des *clous*, qui sont, pour ainsi dire, une partie intégrante du crucifiement.

1. *Leur nombre.*—Quelques auteurs ont pensé que le Rédempteur avait été fixé sur le bois du Calvaire par trois clous seulement : deux pour les mains, et un seul pour les deux pieds. Tel n'était pas l'usage des Romains : ils attachaient séparément les pieds au gibet. D'ailleurs, dans cette hypothèse, quel effort aurait dû faire le patient pour maintenir un pied sur l'autre pendant cette terrible opération ! En outre, ce procédé eût nécessairement brisé les os du condamné ; or le prophète avait annoncé qu'ils ne devaient pas être rompus. Tout porte à croire que les pieds du Christ furent perforés chacun séparément, comme les mains, et par conséquent que les clous furent au nombre de *quatre*. Ces clous, destinés à supporter le poids du corps, étaient très longs et faisaient de larges plaies : c'est pourquoi le divin ressuscité put dire à Thomas l'incrédule d'y mettre le doigt.

(1) Voir pages 39 et 79 du volume III, *Petite Revue*, où nous avons étudié les *colonnes* et le *fouet* de la flagellation, la *couronne d'épines* et le *roseau*, l'*escalier saint*, le *voile saint*, les *vêtements* et la *vraie croix*.

En détachant le corps de la victime trois fois sainte, Joseph d'Arimathie et Nicodème arrachèrent d'abord les clous, qu'ils jetèrent sur le sol, ainsi que le titre de la laoiX et la couronne d'épines, à mesure qu'ils les retiraient. Après que le corps meurtri de Jésus eut été porté dans le sépulcre, les clous furent jetés avec la croix et les autres objets accessoires du crucifiement, dans la caverne irrégulière où sainte Hélène les retrouva.

2. *Leur histoire.*—Aussi tendre mère que fervente chrétienne, la pieuse impératrice Ste Hélène voulut employer les clous à protéger son fils : elle introduit la pointe de l'un d'eux dans son casque de bataille, et un clou entier dans le mors de son cheval. Un troisième fut forgé par ordre de Constantin, et enchâssé comme un bandeau dans l'intérieur de la couronne impériale.

Ces reliques restèrent à Constantinople jusqu'au vie siècle, et même le mors jusqu'au xiii<sup>e</sup>. A ces deux époques, l'Occident s'en enrichit : c'est ainsi que, en 1205, *Carpentras* hérita du *saint mors*, qu'il s'énorgueillit de posséder encore.

La célèbre *couronne de fer* des rois lombards, gardée dans la cathédrale de *Monza*, est, dit-on, la couronne de Constantin, qui servait aux empereurs d'Occident, et que Napoléon Ier voulut placer sur sa tête, de ses propres mains, comme roi d'Italie.

Les fidèles désiraient avoir des parcelles de ces clous à jamais sanctifiés ; pour satisfaire leur dévotion, on en réduisit un en limaille qu'on introduisit dans des clous forgés sur le modèle des véritables. Voilà pourquoi vingt-neuf villes différentes se flattaient d'en avoir.

*Rome* en reçut deux : on vénère l'un en l'église de Sainte-Croix en Jérusalem, et l'autre dans la basilique vaticane. Celui de Sainte-Croix n'a plus sa pointe, enlevée par sainte Hélène pour le casque de Constantin. Celui de saint Pierre se trouve dans une niche pratiquée, comme pendant à celle du voile saint, dans le pillier sud-est de la coupole ; le pape Urbain VIII, en 1629, y mit en outre une petite croix faite avec le bois sacré sur lequel Notre-Seigneur fut attaché. *Venise* a trois clous, et *Paris* un seul. Ce dernier, long de quatre-vingt-dix millimètres, n'a pas de tête : sa pointe méplate est intacte. Charlemagne, qui l'avait reçu de l'empereur Constantin V, en fit don à *Aix-la-Chapelle*, d'où son petit-fils Charles le Chauve le trans-

porta dans l'abbaye de Saint-Denis : en 1827, il vint augmenter le trésor de Notre-Dame de Paris.

Plusieurs des clous forgés avec la limaille de l'un des véritables, ont été perdus depuis la Révolution. Ainsi l'abbaye royale de Saint-Pierre, à Lagny, en avait un que le roi Robert y avait apporté lui-même : cette ville, pour honorer ses armoiries, mit un clou sur son écu, et prit, à cette occasion, le nom de *Lagny-le-clou*. Chaque année, le dimanche de la Passion, on portait processionnellement le clou à travers les rues de cette petite cité, alors si religieuse.

Sainte Hélène avait gardé pour elle le quatrième clou. A son retour de Palestine, la princesse fut assaillie d'une violente tempête sur l'Adriatique : se souvenant du Dieu dont la voix calma les flots du lac de Tibériade, la pieuse impératrice plongea le clou sacré dans la mer, qui, tout aussitôt, apaisa son courroux. Elle le donna ensuite à Trèves, sa ville natale ; la pointe en fut détachée plus tard, et cédée à *Toul* en Lorraine.

#### LE TITRE ET L'ÉPONGE

Pilate avait fait placer en haut de la croix, au-dessus de la tête du condamné, un écriteau sur lequel on avait tracé, par son ordre, en lettres hébraïques, grecques et latines, la qualification que les princes des prêtres reprochaient à leur victime de s'être donnée : JÉSUS DE NAZARETH, ROI DES JUIFS. Cette planchette rectangulaire, appelée communément le *titre* de la croix, fut jetée, et retrouvée, avec les autres instruments de la Passion, dans la caverne du Calvaire. L'impératrice Hélène emporta cette relique parlante à Rome, en même temps qu'une telle quantité de terre provenant des lieux saints, que l'église, sous le pavé de laquelle cette terre fut placée, était bien *in Jérusalem* : c'est l'église de Sainte-Croix-en-Jérusalem, dont le trésor reçut le titre du Golgotha. Malgré les vicissitudes humaines, il y est encore, et les pèlerins ne manquent jamais d'aller le vénérer. La tablette est en partie consumée par le temps. Le bois, noirci par les siècles, a la teinte plombée du morceau de la vraie croix qu'on voit à Notre-Dame de Paris : il est sillonné de trous creusés par les vers, et semble tomber de vétusté. Les lettres sont légèrement en creux : il paraît qu'elles étaient peintes en rouge, et le fond de la planche en blanc ; avec

ces couleurs elles pouvaient facilement se lire à 2m 60 de hauteur. La légende du dessus est presque entièrement mangée : on aperçoit seulement l'extrémité inférieur de quelques-uns de ses caractères. Les légendes grecque et latine ont moins souffert. Elles étaient toutes trois en lettres dites *ses quinquiales*, désignées par la loi romaine pour les édits et les actes dont le public devait prendre connaissance.

Le titre, ainsi que les autres reliques de Sainte-Croix, sont exposées le quatrième dimanche de carême, le vendredi saint et le 3 mai. Les fidèles instruits savent que, en souvenir des trois langues dans lesquelles était tracée l'inscription de cet écriteau, l'église admet pour les prières liturgiques l'hébreu ou syrio-chaldaïque, le grec et le latin.

*L'éponge* emplie de vinaigre qu'un soldat mit au bout d'un bâton d'hysope et présenta à Jésus crucifié, pour apaiser la soif qui le tourmentait à ses derniers instants, fut déposée à Jérusalem dans la basilique du Saint-Sépulcre, et y demeura depuis la découverte des instruments de la passion jusqu'au pillage général ordonné par Chosroès ; un pieux patrice parvint à la sauver. Beaucoup d'églises, entre autres celle de Saint-Jacques à Compiègne, prétendent en avoir de petites parcelles.

#### LA LANCE

Le Christ venait d'expirer, après avoir poussé un cri puissant, comme aurait pu le faire un homme dans la plénitude de la santé. Ce prodige, humainement inexplicable, frappa le centurion Caius Oppius et les soldats de sa compagnie, qui gardaient les trois crucifiés. C'est alors qu'un de ces légionnaires, pour s'assurer de la mort de Jésus, le frappa d'un coup de lance. Le fer entra par le sein droit, traversa le corps en perçant le cœur sacré, et sortit par le côté gauche. Le sang et l'eau qui jaillirent sous la pointe de l'armure baptisèrent en quelque sorte ce militaire nommé Longin : il était depuis longtemps atteint d'une infirmité qui l'humiliait, il avait perdu l'œil droit. L'effusion sanglante fut comme un collyre céleste qui lui guérit les yeux du corps et lui ouvrit ceux de l'âme. Devenu chrétien, Longin vint pleurer souvent sur le Calvaire, et finit par être martyrisé à Césarée de Cappadoce. Le martyrologe romain fixe sa fête au 15 mars.

Le soldat converti garda précieusement la lance, et la légua à Jérusalem. De Constantin à Héraclius, on la vénéra avec la sainte éponge, dans une chapelle voisine du Calvaire, et placée sous le vocable de saint Longin. Héraclius la fit ensuite transporter à Constantinople, avec les autres reliques qu'il voulait empêcher de tomber au pouvoir des califes arabes. Les croisés la reconnurent dans Antioche, en 1092 ou 1097. Baudouin II, dernier empereur latin d'Orient, en céda la pointe à Louis IX, qui la mit dans la Sainte-Chapelle auprès de la couronne d'épines, du morceau de la vraie croix et du saint clou : elle disparut en 1793.

La majeure partie de la haste de la lance fut envoyée, en 1492, par le sultan Bajazet, au pape Innocent VIII, qui la déposa dans la basilique vaticane, auprès du voile saint de Véronique.

(A continuer.)

---

## Echos des Fraternités

### MONTRÉAL

Le 25 décembre dernier, jour de Noël, les sœurs dont les noms suivent ont fait profession dans le Tiers-Ordre, fraternité des sœurs à Montréal (1) :

Mesdames Zéphirin Lizée, dite sœur Marie du St-Sacrement ; Dominateur Landry, dite sœur St-Jean-Baptiste ; Cléophas Galarneau, dite sœur Ste-Elisabeth ; Sylfrid Delisle, dite sœur Angéline d'Assise ; Norbert Julien, dite sœur Ste-Elisabeth ; C. McDoff, dite sœur Marie d'Assise.

Mesdemoiselles Rachel Julien, dite sœur François d'Assise ; Giaphire Cayer, dite sœur Marie du Sacré Cœur ; Céline Phaneuf, dite sœur St-Joseph ; Elmire Lefebvre, dite sœur Benoît Joseph Labre ; Marceline Giguère, dite sœur Marie Antoinette ; Philomène L'Hérault, dite sœur Marie des Sept Douleurs.

---

(1) Ces noms nous sont parvenus trop tard pour être insérés dans le compte-rendu de la cérémonie de Noël, publié dans le dernier numéro de la *Petite Revue*.

## Le saint Silence

SECRET DE LA VIE INTÉRIEURE

Un religieux silence est un hymne au Seigneur,  
 Et qui sait le garder saura garder son cœur.  
 Le saint recueillement par lui devient facile,  
 Et l'âme timorée y trouve son aile.  
 Le garder devant Dieu, c'est faire l'oraison :  
 Il mène l'âme pure à la contemplation.  
 C'est, du bon religieux, le plus cher exercice,  
 Le gardien des vertus, le marteau de tout vice.  
 Le gardant, vous gardez la sainte charité,  
 Le médisant se tait, l'innocent est vengé.  
 Qui aime le silence, aime la solitude ;  
 Celle du cœur, surtout, fait sa béatitude.  
 Le grand art de trouver de son cœur le repos,  
 Le voici : *parler peu est toujours à propos.*  
 Qui veut savoir parler doit apprendre à se taire :  
 Qui ne sait faire l'un, ne saura l'autre faire.  
 Par votre seul silence au sein de la douleur,  
 Vous faites preuve à tous d'une rare douceur.  
 Dans la conversation, en bonne compagnie,  
 Le gardant, quand il faut, preuve de modestie.  
 En toute circonstance et toute occasion,  
 Preuve de savoir vivre et de discrétion.  
 Enfin, en temps et lieu, par l'art du saint silence,  
 L'homme sage et discret découvre sa prudence.  
 Pour avoir trop parlé, souvent on se repent ;  
 Ce qui, pour qui se tait, arrive rarement.  
 Jésus aime à parler à qui aime à se taire,  
 Qui se plaît au silence est bien sûr de lui plaire.  
 Joseph parlait fort peu, Marie encore moins,  
 Et le bon Jésus, lui, ne disait presque rien.  
 Chère âme, maintenant, si tu aimes Jésus,  
 De se taire ou parler, dis-moi, qui vaut le plus ?

PORTRAIT DE LA MAUVAISE LANGUE, PAR ST JACQUES, APOTRE

« Nous faisons tous beaucoup de fautes. Si quelqu'un ne pèche point par la langue, c'est un homme parfait, et il peut conduire tout son corps comme avec un frein. »

« Ne voyez-vous pas que nous mettons des mors dans la bouche des chevaux pour les soumettre, et qu'ainsi nous faisons mouvoir tout leur corps en tous sens à notre volonté ? »

« Voyez les vaisseaux : quelles que soient leur grandeur et la violence des vents, ils sont mus de tout côté par un très petit gouvernail, au gré du pilote qui le conduit. »

« De même la langue est une petite partie du corps : et que de grandes choses ne fait-elle pas ! Une étincelle embrase une grande forêt. »

« La langue est aussi un feu ; c'est un monde d'iniquité, et elle est un de nos membres qui infecte tout le corps : elle embrase tout le cours de notre vie, enflammée elle-même du feu de l'Enfer... car l'homme dompte... tous les animaux, mais nul homme ne peut

« dompter la langue. C'est un mal inquiet : elle est pleine d'un venin mortel. »

« Par elle, nous bénissons Dieu, notre Père, et par elle nous maudissons les hommes : la bénédiction et la malédiction partent de la même bouche. Il n'est pas bon, mes frères, qu'il en soit ainsi. »

(ST JACQUES, Ch. 2.)

#### L'ART DE GOUVERNER SA LANGUE

La bouche du sage est dans son cœur.

Le cœur de l'insensé est dans sa bouche.

(ECCL. 21, 29.)

Préférer écouter que parler,—car mieux vaut se taire que parler ;—et parler moins que plus,—et bien que beaucoup,—et à propos que souvent.—Réfléchir avant de parler.—Savoir parler par son silence.—Retenir sa langue quand le cœur est ému.—Se taire quand on se sent trop d'envie de parler.—Parler après les autres,—jamais contre les autres,—toujours bien des autres,—jamais pour s'excuser,—toujours avec modestie,—jamais contre la vérité,—toujours avec discrétion,—jamais par humeur.—Quand la vanité s'y mêle, purifier son intention.—Ne parler ni trop haut ni trop bas.—Ne s'informer de rien par curiosité.—Laisser le monde parler du monde.—Ne se plaindre de rien, ni des personnes, ni des choses.—Ne point parler de soi, ni des siens ;—peu de ses œuvres, peu de ses peines,—et encore à peu de personnes.—Point de paroles inutiles ;—mais savoir dire des riens en récréation,—disant tout devant Dieu et pour Dieu.

#### FAITES CELA, ET VOUS IMITEREZ :

JOSEPH, qui parlait peu,—MARIE, encore moins,—et Jésus, presque jamais.—*Et vous serez parfait.*

On conseille aux personnes pieuses de faire souvent leur examen sur *l'art de gouverner sa langue*, comme moyen sûr de connaître et de réformer leur intérieur.

#### Questions sur le Tiers-Ordre.

*Q.* Quels sont les privilèges du Tiers-Ordre par rapport à l'autel privilégié ?

*R.* Les prêtres, célébrant à n'importe quel autel, jouissent personnellement de l'autel privilégié trois jours chaque semaine, pourvu qu'ils n'aient pas obtenu le droit d'user un autre jour de ce même privilège.

Quand les prêtres célèbrent à l'intention des tertiaires défunts, ils jouissent toujours et partout de l'autel privilégié.

Léon XIII, *Misericors Dei Filius*, 30 mai 1883.

### Des distractions dans la prière

« Avant la prière, préparez votre âme, et ne soyez pas comme un homme qui tente Dieu. » Tel est l'avis salutaire que nous donne l'*Ecclésiastique*. La prière, en effet, a une puissance incomparable sur le cœur de Dieu, mais il faut qu'elle soit enflammée par la charité, pleine de foi, appuyée sur la rectitude de l'intention, accompagnée de l'humilité, exempte de toute faute, et faite avec une attention convenable. Aussi saint Ambroise nous dit-il : « Quand vous priez, faites attention à ce que la foi appuie votre requête, et que votre conduite et vos bonnes œuvres la recommandent. » La prière distraite est stérile et inefficace.

Nous avons encore cette belle parole de saint Augustin sur la *vraie* prière, sur la prière qui envoie des traits ardents vers les cieux : « La prière est un secours pour celui qui prie, un sacrifice agréable au Seigneur, un fouet pour le démon ; mais lorsqu'elle est faite sans attention et sans amour de Dieu, on peut dire qu'elle est une blessure pour celui qui prie, une injure pour le Seigneur, une cause de joie pour le démon. » Et le saint Docteur ajoute : « En vérité celui-là sait bien vivre qui sait bien prier. » Mais il veut que nous priions plus par nos gémissements que par nos paroles, plus par nos affections que par nos discours.

C'est là, du reste, ce que le Christ insinuait à ses apôtres quand il leur apprenait à prier : « Lorsque vous priez, entrez dans votre chambre, fermez la porte, et priez votre Père dans le secret. » Recueillez-vous, et dites sérieusement à tous les soins et à tous les soucis de la terre, à toutes les pensées vaines et fugitives : « Attendez-moi ici, jusqu'à ce que je revienne à vous. » Voilà en effet, la *vraie* prière, celle qui est pour nous la clef du ciel, le pont de grâce sur lequel nous pouvons franchir le torrent des tentations, sans crainte d'être engloutis dans l'abîme, le mur élevé entre nous et les ennemis de nos âmes, le suc délicieux des vertus, la nourriture spirituelle la plus solide, l'œuvre des anges, le miroir de l'avancement dans la perfection. La prière attentive et fervente introduit l'homme dans le sanctuaire de Dieu. Que celui qui prie élève son esprit vers le Seigneur, qu'il courbe son corps, qu'il fléchisse les deux genoux, qu'il étende vers le ciel ses mains suppliantes. Qu'il prie

avec attention, afin de pouvoir dire avec le *Sage* : « Je me suis approché du Seigneur, et je l'ai prié de tout mon cœur. »

Il n'est rien de plus opposé à la prière, que de l'entremêler de conversations inutiles, que de regarder de côté et d'autre pendant que l'on prie : que de faire autre chose tout en priant. Quand vous priez, veillez sur vos yeux, fermez vos oreilles à tout bruit étranger, joignez les mains, fléchissez les genoux, frappez votre poitrine, soupirez vers Dieu, et, même alors, il vous restera encore beaucoup à faire pour échapper aux divagations de votre esprit. « Nous faisons une grave injure au Seigneur quand nous le conjurons d'écouter notre prière, et que nous n'écoutons pas nous-mêmes ce que nous lui disons. Nous le supplions de faire attention à nous, et nous ne faisons attention ni à lui ni à nous. » Notre séraphique Père récitait les psaumes avec autant d'attention et de ferveur que s'il eût vu Dieu présent devant lui. » Et il avait coutume de dire à ceux qui se laissaient aller au sommeil ou aux distractions dans la prière : « On devrait avoir honte de se laisser aller à des divagations futiles, pendant qu'on s'adresse au grand Roi, dans la prière. »

Mais tandis que notre divin Sauveur nous dit : « Lorsque vous priez, entrez dans votre chambre, fermez la porte, et priez votre Père dans le secret, » l'Apôtre saint Paul veut que nous priions en tous lieux. « L'Apôtre est-il donc en contradiction avec son maître ? « Non, reprend saint Ambroise. Vous pouvez, en tous lieux, prier toujours dans votre chambre. Vous avez toujours votre chambre avec vous. Que vous soyez au milieu des Juifs ou des Gentils, vous avez toujours le secret de votre demeure. Votre chambre, c'est votre âme. Bien que vivant au milieu du monde, vous avez toujours en vous votre retraite secrète. Entrez-y pour prier, afin de ne pas devenir semblable aux Juifs, dont le Seigneur disait : Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi. Ne priez pas seulement des lèvres ; faites passer dans votre prière toute la ferveur de votre esprit ; entrez dans le secret de votre cœur. » Entrer dans sa chambre et fermer la porte, pour prier, c'est se recueillir dans son âme, s'éloigner de toute pensée terrestre, et vaquer uniquement de tout son cœur et de toutes ses forces à la contemplation divine.

« Votre chambre c'est votre âme, nous dit également

saint Cyprien. Fermez votre cœur aux ennemis de votre salut, et ne l'ouvrez qu'à Dieu. Ne souffrez pas que le démon y entre pendant le temps de la prière. Cet ennemi perfide, parvient trop souvent à y pénétrer, pendant que nous prions; il détourne nos prières de Dieu, et souvent nous avons autre chose dans la bouche que dans le cœur. Il faut fermer la porte, de peur que les fantômes n'y pénètrent. Ces portes ce sont nos sens, et surtout la crainte de l'amour terrestre. Fuyons la foule, éloignons-nous de nos parents et de nos amis, non pas de corps, mais d'intention, d'esprit et de cœur.

Le Seigneur se plaignait autrefois que les Juifs l'honoraient des lèvres tandis que leurs cœurs étaient loin de lui. « Il en est, nous dit Louis de Blois, qui crient beaucoup et dont le cœur est muet. D'autres au contraire se taisent et leur cœur crie. » C'est le cœur et non les lèvres de celui qui prie que Dieu regarde. Il faut donc élever la voix du cœur, plutôt que celle de la bouche. Saint Bernardin nous raconte qu'un jour un ange dit à notre séraphique Père : « Par ta prière, tu bouleverses tout le ciel, on n'y entend que toi. » Quel cri assez puissant pour ébranler tout le ciel François pouvait-il donc pousser ? Il était tellement affaibli et exténué qu'à peine pouvait-il dire un mot. « Son cœur seul parlait, » ajoute saint Bernardin.

Le divin Sauveur disait : « Lorsque deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux. » Comment serez-vous réuni si vous êtes vous-même dispersé dans la divagation de vos pensées ? Comment Dieu sera-t-il au milieu de vous, si vous n'êtes pas avec vous-même ? Si celui qui prie est absent, comment celui que l'on prie sera-t-il présent ? Comment réveillera-t-on le juge, si l'avocat est endormi ? L'accusé réfléchit sérieusement aux moyens de se rendre la sentence du juge favorable. Le pauvre qui demande l'aumône n'a pas de plus grand souci que de chercher à émouvoir la pitié du riche, il y met tous ses soins. L'avocat médite longuement les raisons qui peuvent rendre sa cause meilleure. De quel front l'homme qui prie osera-t-il, sans préparation suffisante, prononcer les paroles saintes de la prière ? De quel front l'accusé osera-t-il, sans aucune réflexion préalable, se présenter devant le souverain Juge, devant cette majesté suprême, redoutable pour les anges eux-mêmes ? Prenons garde de changer le remède en poison, de ne trouver que

péché où nous devons rencontrer la grâce, car, ainsi que le dit le Prophète : « Celui qui fait l'œuvre de Dieu avec négligence est maudit. »

Nous n'aurions pas assez de blâme pour celui qui, s'entretenant avec un grand prince, quitterait tout à coup ce prince pour aller avec un vagabond. N'est-ce pas là ce que nous faisons quand, au milieu de notre prière, nous quittons Dieu tout à coup, pour porter notre esprit ailleurs. Quand nous parlons à un ami, nous faisons attention à ce que nous lui disons ; quand nous nous entretenons avec Dieu de nos péchés, pour lui demander pardon et miséricorde, nous ne faisons attention à rien. Nous sommes agenouillés, c'est vrai, mais notre esprit court les rues, les places publiques ; il s'occupe de toute sorte de choses, pendant que nos lèvres récitent rapidement et inconsciemment les mots de notre prière.

Nous lisons dans les chroniques de l'Ordre de Cîteaux qu'un jour, étant à l'office de matines avec ses religieux, saint Bernard vit des anges qui notaient et écrivaient ce que faisait chaque religieux. Suivant l'intention et la ferveur qu'ils apportaient à leurs prières, les anges écrivaient leurs paroles en lettres d'or ou d'argent, ou bien avec de l'encre ordinaire, ou bien encore avec de l'eau claire. Pour quelques-uns, les anges n'écrivaient rien. Ces religieux étaient présents de corps à l'office, mais ils n'y étaient pas présents de cœur. Absorbés dans une foule de distractions, ils avaient leur esprit bien loin de l'église et de la prière.

Selon la pensée de saint Antonin, les distractions enlèvent à nos prières toute leur valeur, comme les mouches, qui tombent dans une liqueur, enlèvent à cette liqueur toute sa suavité. Les prières faites avec distraction, les anges ne les présentent pas à Dieu.

Enfants de saint François, n'oublions pas ce que saint Bonaventure nous rapporte de notre séraphique Père : « Il se regardait gravement coupable, lorsque dans la prière son esprit venait à s'égarer à la suite de quelque distraction. Quand pareille chose lui arrivait, aussitôt il s'en confessait et il en faisait pénitence. Aussi en était-il arrivé à n'être que rarement distrait quand il priait. » Que nous sommes loin d'un pareil modèle, avec toutes ces prières qui ne sont qu'une divagation continuelle de notre esprit, avec toutes ces distractions que nous ne voulons même pas regarder comme des fautes. Humilions-nous à la

pensée de tant de prières mal faites, demandons-en pardon à Notre-Seigneur ; prenons la résolution de faire désormais toutes nos prières avec attention et ferveur. Prosternés devant notre crucifix, et devant l'image de notre bienheureux Père, disons à Dieu : « Seigneur, excitez en nous l'esprit qui animait notre bienheureux Père saint François, votre Confesseur, afin que nous nous appliquions à aimer ce qu'il a aimé, et à pratiquer ce qu'il nous a enseigné. »

FR. FLAVIEN, *miss. Cap.*

---

### Jubilé sacerdotal de Léon XIII

Demande nous a été faite de publier la lettre suivante :  
 M. le Comm. J. B. Acquaderni, Président de la Commission Promotrice du Jubilé Sacerdotal de S. S., Bologne.

Monsieur le Commandeur,

J'apprends de différentes sources qu'on répand le bruit, qu'au lieu des dons de ses enfants, il serait plus agréable au Saint-Père, à l'occasion des fêtes de son Jubilé Sacerdotal, de recevoir l'obole de leur charité filiale.

Je ne sais, ni ne veux chercher à connaître où ce bruit a pu prendre naissance ; mais il m'importe grandement que l'on sache qu'il n'est pas conforme à la pensée ni aux désirs de Sa Sainteté.

Quoique les conditions où se trouve réduit l'auguste Chef de l'Eglise ne lui rendent que trop nécessaire le secours des fidèles, il n'en aime pas moins que, dans cette circonstance, des dons, propres à frapper les regards de tous, viennent aussi rendre beaucoup plus splendide le témoignage de l'amour dont les cœurs catholiques sont embrasés pour le Vicaire de Jésus-Christ.

D'ailleurs, il est juste, je dirais même obligatoire, que l'Art, qui a trouvé et qui trouve toujours des protecteurs éclairés dans les Pontifes romains, vienne, en cette occasion solennelle, payer à la personne de l'un des papes les plus glorieux, le tribut de son dévouement et de sa reconnaissance.

Je vous prie, M. le Commandeur, de vouloir bien donner la plus grande publicité à cette lettre de ma part, afin que les catholiques du monde entier ne soient pas induits en erreur par des bruits qui n'ont aucun fondement sur

la vérité, et que notre Œuvre, déjà si bien avancée, répondre à nos vœux et à l'attente de tout l'univers.

Je saisis cette occasion pour vous présenter mes hommages et me dire avec une parfaite considération,

Monsieur le Commandeur,

Votre très dévoué serviteur,

D. P. M. Card. SCHIAFFINO,

Président honoraire.

## CHRONIQUE

*Une vocation au Tiers-Ordre.*—Nous avons la douleur d'annoncer dans ce numéro de la *Petite-Revue* la mort d'un de nos frères, M. Martin Brennan. Depuis qu'il est entré dans le Tiers-Ordre, ce qui eut lieu le 30 novembre 1886, ce bon frère apporta à suivre la Règle toute la fidélité dont il était capable. Jamais il n'a manqué une seule assemblée, et sa piété était pour tous un sujet d'édification. Son entrée au Tiers-Ordre fait bien voir ce que peut pour notre salut la fidélité aux bonnes inspirations, qui sont toujours autant de grâces que Dieu nous accorde, et que souvent la Providence emploie des moyens que l'homme ne soupçonne pas pour l'attirer au ciel. Voici quelle fut l'occasion de son entrée. Depuis nombre d'années, il y a dans notre Ordre un frère du nom de Martin Brennan. Dans l'automne de 1886, le secrétaire de la fraternité étant à envoyer les avis aux frères nommés pour veiller auprès du Saint-Sacrement, durant les Quarante Heures, à la Cathédrale, et voulant en expédier un au frère Martin Brennan, se trompa d'adresse, et l'envoya à une autre personne du même nom, celui qui vient de mourir. Celui-ci ne comprenant rien à cette invitation, ne sachant pas même ce que c'était que le Tiers-Ordre, rejeta l'avis. Mais bientôt sa piété naturelle reprenant le dessus, et pressé par la grâce de Dieu et l'appel de la Providence vers sa vocation, il se rendit à la Cathédrale suivant l'invitation. Il y passa la nuit en compagnie des tertiaires. Jésus au Saint Sacrement parla à son cœur. Il connut le Tiers-Ordre, il y entra bientôt et en fut un membre fidèle. Maintenant il recueille la récompense due à sa fidélité et à l'amour qui le porta à sacrifier généreusement une nuit de repos pour veiller avec le cœur de Jésus.

*Adoration nocturne à Montréal.*—La réunion annuelle des membres de l'Adoration nocturne de Montréal a eu lieu le 31 décembre à Notre-Dame. Le rapport de M. Mondou, secrétaire de l'Adoration pour l'année, constate qu'il y a 538 membres bienfaiteurs; 44 membres auxiliaires, et 152 membres actifs, les recommandations ont été de 45,926, et il y a eu 1610 actions de grâce. Le rapport se termine par ces belles paroles qu'on ne saurait trop répéter :

« Notre jeune patrie, dit-il, n'est pas de ces coupables qui ont besoin de grandes expiations pour se faire pardonner de grandes iniquités. Mais n'est-il pas à craindre que les tempêtes révolutionnaires, qui bouleversent aujourd'hui le monde et dont elle entend les mugissements lointains, ne finissent par arriver bientôt jusqu'à elle. Quo

devienfraient alors les croyances les plus augustes, les maximées les plus sacrées de cette ville privilégiée de Jésus et de Marie ? Quelle consolation pour elle, quel précieux gage de victoire, si l'ennemi du salut trouvait ses enfants rangés en phalanges serrées autour du Dieu de l'Eucharistie, et prêts à défendre jusqu'à la mort le glorieux héritage de foi légué par nos ancêtres ! Puisse cette espérance devenir bientôt une réalité, pour le salut de notre patrie et le bonheur de nos compatriotes. »

*Université Laval à Montréal.*—L'Université Laval vient de s'affilier le collège de Montréal, dirigé avec tant de succès par les Sulpiciens. Cette affiliation va jeter un nouvel éclat sur cette institution, qui tient une des premières places dans l'éducation supérieure du Canada.

L'École Polytechnique du Plateau s'est aussi affiliée à Laval. Cette université ajoute ainsi à ses facultés de théologie, de droit et de médecine, celle des sciences appliquées.

*Canonisation de Mgr de Laval.*—Son Eminence le cardinal Taschereau a publié un mandement ordonnant à tout détenteur de lettres, pièces et documents émanant de Mgr de Laval, premier évêque de Québec, de les remettre à l'autorité ecclésiastique sous peine d'en courir les censures canoniques.

*Custode de la Terre-Sainte.*—Aucune instance n'a pu obliger le Révérendissime P. Guido de Cortone à conserver la Custodie de Terre Sainte, qu'il avait occupée deux fois.

Nous apprenons, dit le *Moniteur de Rome*, l'élection comme custode de la Terre-Sainte du R. P. Aurèle de Boja, Mineur Observantin, de la province de Venise, auparavant secrétaire de la Custodie.

Cette élection a été faite par le R. P. Général des Mineurs Observantins et les Définiteurs de l'Ordre, et a été confirmée par la Propagande.

*Béatifications.*—Dimanche, 21 novembre, a eu lieu, au Vatican, en présence du Souverain-Pontife, la cérémonie solennelle de la promulgation des décrets proclamant que, étant déjà donnée l'approbation des vertus et des miracles, on peut procéder sûrement à la béatification du vénérable Ludovic-Marie Grignon de Monfort, fondateur de la Congrégation du Saint-Esprit et des Sœurs de la Sagesse ; du vénérable Clément-Marie Hofbauer, prêtre profès de la Congrégation du T. S. Rédempteur ; du Vénérable Egidius-Marie de Saint-Joseph, Frère lai, profès de l'Ordre des Mineurs déchaussés de Saint-Pierre d'Alcantara ; de la Vénérable Sœur Joséphine-Marie de Sainte-Agnès, vulgairement désignée sous le nom d'Inès de Benigamin, religieuse professe de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin.

Dans cette même séance, a eu lieu la lecture et la publication du décret d'approbation des miracles opérés à l'intercession du Vénérable Félix de Nicosie, Frère lai, profès de l'Ordre des Mineurs Capucins.

Assistaient à la séance, auprès du trône pontifical, LL. EE. le cardinal Bartholini, préfet de la Sacrée-Congrégation des Rites, et rapporteur des causes des Vénérables : Grignon de Monfort, Hofbauer et Inès de Benigamin ; le cardinal Monaco La Valletta, rapporteur de la cause du Vénérable Félix de Nicosie, le cardinal Bianchi, pour la cause du Vénérable Egidius-Marie de Saint-Joseph, ainsi que les cardinaux Massaia et Massotti.

*Budget du Saint-Père.*—Le cardinal Teodoli a présenté au Saint-Père le budget du Vatican pour l'année 1887.

Les recettes s'élèvent à six millions et demi, dont 4,500,000 francs provenant du revenu du capital laissé par Pie IX, et placé dans de grandes banques anglaises. Un million, de location de plusieurs immeubles, et un million et demi est obtenu par le denier de saint Pierre.

Les dépenses s'élèvent à huit millions, d'où il résulte un déficit d'un million.

Le Saint-Père a déclaré que, ne voulant pas toucher au patrimoine laissé par Pie IX, il se voit obligé de réduire certaines dépenses.

*Colonne de la Flagellation.*—Parmi les reliques insignes qu'on conserve précieusement à Rome, on rencontre dans la basilique de Sainte-Praxède la colonne de la Flagellation; elle est en marbre noir, veiné en blanc, d'une hauteur de soixante-dix centimètres au-dessus du socle.

Cette colonne était à Jérusalem, non loin du palais de Pilate, en avant de la halle du Forum. Jésus y fut attaché de façon à ce que ses pieds effleurassent à peine la terre. Pendant trois quarts d'heure, au rapport de Catherine Emmerich, les bourreaux déchirèrent le corps virginal du Sauveur avec des verges, des lanières de cuir armées de fer et des bâtons hérissés d'épines. La colonne reçut à flos le sang qui devait laver les péchés du monde.

On conçoit la vénération des premiers siècles envers ce souvenir du douloureux supplice de la Flagellation. En 1215, le cardinal Jean Colonna, légat du Saint-Siège en Terre-Sainte, apporta la colonne à Rome, et la déposa dans la basilique de Sainte-Praxède. Mais la chapelle qui la contient est petite et obscure; la niche où on la voit n'est pas faite pour elle.

On se propose d'élever, sur les dessins de l'architecte Cusiri, un nouvel édicule qui permettra aux fidèles de contempler l'insigne relique dans tout son jour, et aux prêtres de célébrer le saint sacrifice devant elle.

*L'horloge de l'Araceli.*—La municipalité de Rome vient de faire effacer l'antique cadran de l'horloge d'Araceli. Cette horloge fut faite sur l'ordre du Pape, dans les premières années du xv<sup>e</sup> siècle, par maître Louis de Florence. Le vendredi, 2 décembre 1412, maître Pierre de Milan fonda la cloche destinée à l'horloge. On plaça cette cloche le 24 décembre de la même année, et, le jour de saint Jean l'Évangéliste, fête du pape Jean XXIII, alors régnant, on entendit pour la première fois sonner l'horloge. Ces détails sont minutieusement consignés dans le *Diario* d'Antoine di Pietro. Ce fut la première horloge publique à rouages établie à Rome. Le 16 juillet 1661, Clément VIII donna un bref à Dominique et à Fabius della Pedaccia, dans lequel il leur confirme le titre de *Moderator horologii de Araceli*. Cette charge de régler l'horloge, donnée à une famille noble, fait supposer que cette horloge devait être une curiosité monumentale pour le temps. La famille della Pedaccia avait son palais au pied de l'Araceli. Il a été détruit l'hiver dernier pour faire place au monument de Victor-Emmanuel.

Détruire et persécuter, c'est tout ce que l'on sait faire dans le royaume de la Franc-Maçonnerie, comme on a si bien appelé l'Italie.

## VIE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

## CHAPITRE XI

RETOUR DE SAINT FRANÇOIS EN ITALIE.—LE LOUP DE GUBBIO.

—TROISIÈME CHAPITRE GÉNÉRAL. —JE FRÈRE ELIE. —

FRÈRE JEAN DE STRACHIA.

(1220-1221)

*(Suite)*

Gubbio, petite ville de l'Ombrie, située au nord d'Assise, sur la rampe escarpée des Apennins, à l'entrée de la gorge rocheuse qui mène au col du mont Calvo, Gubbio tremblait devant un loup dont la taille, aussi bien que la férocité, était monstrueuse. Il ne s'attaquait pas seulement aux animaux ; il dévorait aussi les enfants et les hommes. Les habitants étaient dans la consternation, et les plus hardis n'osaient plus s'aventurer sans armes en dehors des murs de la ville. Le saint, touché de compassion, résolut d'aller trouver le loup. Il gravit la montagne sans crainte, mettant toute sa confiance en Dieu ; et suivi de loin par la multitude anxieuse, il s'avança vers le repaire du loup. Troublée dans son repos, la bête fauve s'élança d'un bond, la gueule béante, vers saint François. L'homme de Dieu marche à sa rencontre, fait sur elle le signe de la croix, l'appelle et lui dit d'une voix vibrante : « Viens ici, frère loup ; viens, et, je te l'ordonne au nom du Christ, ne me fais aucun mal, à moi ni à personne. » Aussitôt le loup s'arrête, ferme la gueule, et vient, doux comme un agneau, se coucher aux pieds du saint. « Frère loup, poursuit François, tu as commis de grands crimes. Tu n'as pas seulement égorgé des animaux. Tu as poussé la cruauté jusqu'à dévorer des hommes créés à l'image de Dieu. Tu mérites la mort ! Tout le monde murmure contre toi, et tu es un objet d'horreur pour tous les habitants de la contrée. Mais, je le veux, frère loup, tu vas signer un traité de paix avec eux. Je sais que la faim est la seule cause de tes crimes ; promets-moi donc de mener une vie innocente ; et de leur côté, les habitants te pardonneront le passé et pourvoiront désormais à ta subsistance. Y consens-tu ? » Et le loup, baissant la tête, indique par ses mouvements qu'il accepte le contrat.

Alors François revint vers la ville avec le loup, qui le suivait comme un chien suit son maître. Et comme toute la population était accourue sur la place publique pour

être témoin d'une scène si étrange, François, montant sur une pierre, harangua la foule en ces termes : « Mes frères, c'est en punition de vos péchés que le Seigneur a permis ce fléau. Mais, songez-y, si la gueule d'un pauvre animal qui, après tout, ne peut tuer que le corps, a suffi pour jeter l'effroi dans votre ville et dans tout le pays, combien plus ne devez-vous pas craindre cet abîme de l'enfer qui dévore éternellement ses victimes ! Ah ! convertissez-vous, faites pénitence, et alors Dieu vous délivrera, non seulement de la rage du loup dans cette vie, mais encore des flammes éternelles après votre mort. » Après ce discours, le saint demanda solennellement aux magistrats et à tous les habitants s'ils agréaient les conditions du traité de paix avec le loup, c'est-à-dire pour eux la promesse de le nourrir, et pour lui la promesse de ne nuire à aucune créature. Tous acceptèrent d'une voix unanime ; le loup, de son côté, pour attester et ratifier ses engagements, posa sa patte dans la main de François. À cette vue, l'admiration ne connut plus de bornes ; des acclamations enthousiastes, bruyantes comme les flots de la mer, s'échappèrent de toutes les poitrines. Puis la foule se retira lentement, louant et bénissant Dieu de lui avoir envoyé François, qui, par ses mérites, l'avait délivrée de la gueule d'une bête si cruelle. Le loup vécut encore deux années à Gubbio, allant familièrement de porte en porte, entrant dans les maisons, sans faire ni recevoir aucun mal ; chacun s'empressait de lui fournir ce qui était nécessaire à sa subsistance ; et quand il traversait la cité, jamais les chiens n'aboyaient après lui. Enfin, deux ans après sa conversion, frère loup mourut de vieillesse, et les habitants le regrettèrent vivement ; car, rien qu'à voir cet animal traverser les rues avec la douceur d'un agneau, ils se rappelaient avec bonheur le miracle et la sainteté de l'aimable François d'Assise. (1)

Ainsi nous apparaît le grand Patriarche des Frères-Mineurs, attirant tous les peuples à lui, domptant la férocité des bêtes et la fureur des hommes, ne respirant que l'horreur du sang et l'amour de la paix. Je ne suis point surpris que sa voix ait touché le loup des Apennins, après qu'elle a désarmé les vengeances italiennes, qui ne pardonnent jamais.

Enfin, après une absence de plus d'une année, le saint

---

(1) Bernard de Besse (*Chronique.*)

fondateur rentrait, un peu avant la Saint-Michel, en son cher couvent de Notre-Dame-des-Anges. Sa présence était devenue nécessaire, et son retour était ardemment désiré de ses douze premiers compagnons.

Frère Elie avait profité de son titre de Vicaire-général pour se poser en réformateur. Habile théologien, homme d'une haute intelligence et d'une incroyable énergie, mais esprit inquiet, vaniteux, cachant sous le froc un orgueil indompté, il avait, par un contraste étrange, prescrit l'abstinence perpétuelle et introduit le luxe des vêtements. Lorsque le saint Patriarche fit sa rentrée solennelle à la Portioncule, Frère Elie vint à sa rencontre avec les autres Religieux ; mais à sa mise, il était facile de le distinguer. Il portait une robe d'une étoffe plus fine, un capuce plus ample, des manches plus larges, et sa démarche était fière et hautaine. François, prenant pour règle ce conseil de l'Évangile, de ne pas briser le roseau déjà courbé et de ne pas éteindre la mèche qui fume encore, essaya de lui faire toucher du doigt le ridicule de sa vanité. « Frère Elie, lui dit-il un soir en présence des Frères, prête-moi ton habit. » N'osants'y refuser, Elie ôte sa belle tunique et l'apporte à son Père. Celui-ci la revêt par-dessus son vieil habit, en ajuste les plis avec grâce, et fait le tour de la salle, la tête haute, le poitrin gonflé, les bras arrondis, en disant d'un air protecteur : « Dieu vous garde, bonnes gens ! » Puis, il s'en déponille avec indignation, la jette loin de lui, et se retournant vers Elie : « Voilà, dit-il, comment marcheront les frères bâtards de notre Ordre ! » Il reprend ensuite sa contenance habituelle, sa démarche simple et modeste, fait quelques pas devant les assistants et leur dit : « Voilà comment marcheront les véritables Frères-Mineurs. » Le Frère Elie fut couvert de confusion, sans être sincèrement converti.

Quant à la défense de manger de la viande, François la leva peu de temps après, à l'occasion du miracle suivant. Pendant qu'il était en contemplation dans le bois voisin de la Portioncule, un jeune voyageur d'une beauté extraordinaire vint frapper à la porte du couvent, et demanda le Frère Elie, qui refusa de descendre. Masséo, qui faisait alors l'office de portier, ne savait comment porter au jeune inconnu une réponse si désagréable. « Je sais tout, dit en souriant le beau voyageur ; allez, je vous prie, trouver le Père François, afin qu'il lui enjoigne

de venir me parler.» Masséo courut dans le bois, où il trouva l'homme de Dieu plongé dans une extase, et les bras tendus vers le ciel. «Dis au Frère Elie, répondit le Père sans changer de posture, que je lui commande d'aller parler à ce jeune homme.» Elie dut obéir ; il se rendit en murmurant au parloir. «Je viens vous demander, dit doucement l'étranger, si des hommes qui font profession d'observer le saint Evangile, doivent ou non pratiquer ce conseil : *Mangez ce qu'on vous présente.*— Passez votre chemin, répondit Elie, je n'ai point de réponse à vous faire.» Et, de dépit, il ferma brusquement la porte. Mais bientôt, reconnaissant son tort, il revint pour s'excuser ; il n'y avait plus personne. François, ayant appris de Notre-Seigneur que ce beau jeune homme était un ange, adressa au Frère Elie des reproches trop mérités sur l'inconvenance de sa conduite. «Mon fils, lui dit-il, est-ce donc ainsi que tu reçois la visite des anges ? J'ai bien peur que ton orgueil ne te rende indigne de rester dans notre humble Institut. (1)» Là-dessus, il congédia le Frère Elie.

L'année suivante, il lui renouvela les mêmes menaces, mais sous la forme d'une prophétie nette et positive. Voici comment saint Antonin raconte le fait. François évitait avec soin de rencontrer le Frère Elie, de le voir, de lui parler. Elie, s'en étant aperçu et soupçonnant quelque mystère, alla trouver le saint ; et comme celui-ci cherchait encore à s'enfuir, il le retint par le pan de sa robe, en lui disant d'une voix émue : «Mon Père, pourquoi me fuir de la sorte ? Parlez, je vous prie.—Je ne te cacherai rien, mon fils, répondit le saint. Voici ce que le Seigneur m'a révélé. Tu as été pesé dans la balance, et tu as été trouvé trop léger. Tu violeras tes vœux ; en raison de tes iniquités, tu mourras hors de l'Ordre, et tu seras damné ! —Dieu ! s'écria le Frère Elie, quelle triste perspective ! Pourtant que ce ne soit pas un motif pour vous de me bannir de votre présence ; courez plutôt à la recherche de la brebis égarée, et rapportez-la sur vos épaules, à l'exemple du bon Pasteur. Priez pour moi, afin que je ne sois pas maudit de Dieu ; car, il est écrit que le Très-Haut change ses décrets, quand le pécheur sait se corriger de ses défauts.» Frère Elie était à genoux ; son

---

(1) Bernard de Besse.

regard était suppliant, et ses paroles entrecoupées de soupirs, de larmes et de sanglots.

François, qui l'aimait, lui promit d'intercéder en sa faveur. Il se retira dans la plus grande solitude, pour converser uniquement avec le ciel ; et au bout de trois jours de prières et d'austérités, il revint lui dire : « Mon fils, le Seigneur a révoqué la sentence de réprobation que sa justice avait portée contre toi. Ainsi ton âme échappera aux tourments de l'enfer ; mais, en punition de ton orgueil, tu mourras hors de l'Ordre. » Les événements se chargèrent de justifier la vérité de cette prédiction.

(A continuer)

## DEVOTION AU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS

DE L'ABNÉGATION, ET COMMENT L'AIMABLE CŒUR DE JÉSUS  
EST LE PRINCIPE ET LE MODÈLE DE CETTE VERTU.

« Si quis vult post me venire, abneget semetipsum. »

Si quelqu'un veut me suivre, qu'il se renonce lui-même. (MATT. XVI, 24)

Quoique l'abnégation doive être considérée comme la base de l'humilité, on peut dire avec vérité que, dans sa perfection, elle est le fruit de cette dernière vertu. La parfaite abnégation, en effet, ne peut être fondée que sur le plus profond mépris de nous-mêmes, puisqu'elle nous porte à un saint dégoût de notre propre personne pour l'amour de notre divin Maître. L'abnégation renferme même quelque chose de plus que le dédain de notre propre excellence ; elle renferme une sorte d'aversion contre nous-mêmes ; elle nous fait repousser avec une sainte violence, et presque avec indignation, ce qui flatte les penchans de notre nature, les caprices de nos goûts, l'indépendance de nos volontés et la délectation de nos sens. L'abnégation est énergiquement caractérisée dans sa nature et dans sa nécessité par Notre-Seigneur : « Si quelqu'un, dit-il, après avoir tout quitté, ne hait encore son âme, il ne peut être mon disciple »... *Et non odit...*

*adhuc autem et animam suam, non potest meus esse discipulus.* (Luc, xiv, 26.) « Celui qui aura consenti à perdre son âme, c'est-à-dire à se dépouiller pour Dieu de ce qu'il y a de plus intime en lui, le sauvera ; » *qui perdidit animam suam propter me, salvam faciet illam.* (Luc, ix, 24.)

Le Cœur de Jésus est le modèle de cette abnégation. Saint Paul résume ainsi, dans son Épître aux Romains, le renoncement du divin Maître : « Jésus-Christ n'a jamais cherché à se plaire ; » *Christus non sibi placuit.* Ce divin Sauveur ne se contente pas de renoncer aux jouissances de la terre, et même aux nécessités de la vie, jusqu'à n'avoir pas une pierre où il puisse reposer sa tête fatiguée et un épi de blé pour apaiser la faim de ses apôtres ; mais il renonce encore, par la plus grande pauvreté d'esprit, à toute gloire, déclarant que sa gloire n'est rien ; *gloria mea nihil est.* (JOANN. VIII, 54.) Il pousse le renoncement à lui-même jusqu'à se faire un sujet de risée, jusqu'à se donner en jouet à la sacrilège brutalité des soldats, et enfin jusqu'à se dépouiller volontairement de sa réputation, *cum iniquis reputatus est* (Luc, xxii, 37), de sa propre vie, *dedit animam suam*, et même de sa divinité aux yeux des hommes, *nonne hic est faber ?* (MATTH. VI, 3.) *Nonne hic est fabri filius ?* (MATTH. XIII, 35.) *Si Filius Dei es, descende de cruce.* (MATTH. XXVII, 40.)

Voici le modèle dont nous devons retracer en nous l'image. « Si nous voulons, dit le grand Apôtre, avoir part à la glorieuse résurrection du Sauveur, il faut nous entrer en lui par la ressemblance de sa mort. » L'abnégation doit venir en nous, et armée de son glaive, elle doit en faire pénétrer le double tranchant jusque dans les replis de l'âme et de l'esprit, jusque dans les jointures et dans les moelles, selon l'expression de saint Paul, afin que puisse se faire le juste discernement des pensées et des mouvements du cœur. Ce sacrifice est bien parfait et bien héroïque ; l'homme tient tant à lui-même ! Ce n'est pourtant que lorsque nous l'aurons fait, lorsque nous aurons accompli le conseil donné par saint Paul, de ne pas mettre en nous-mêmes la moindre complaisance, que nous aurons rempli la condition indiquée par Jésus-Christ comme essentielle à notre perfection : Si quelqu'un veut me suivre, il faut qu'il se renonce.

« Il n'est peut être pas bien pénible à l'homme, dit saint Grégoire, de renoncer à ses biens, mais il lui est dur de

se dépouiller de lui-même.» Et de là viennent tous les obstacles que la nature suscite, tous les sophismes dont elle cherche à amuser notre bonne foi pour étuder le coup qui doit lui donner la mort ; mais gardons-nous de nous laisser prendre à ses subtilités, sachons nous méfier de ses habiles raisonnements, que nous ne devons pas apprécier d'après la prudence de la chair. Un regard sur notre divin modèle, qui fit de l'abnégation la loi de sa vie, nous aplanira bien des difficultés qui demeurent insolubles pour la raison humaine : Jésus-Christ, dit Tertullien, est la solution de toutes les difficultés. A l'exemple de notre Sauveur, faisons de l'abnégation la règle et le fond de notre conduite ; non seulement elle sera pour nous la source d'une intarissable paix, en nous plaçant au-dessus de tout ce qui pourrait la troubler, mais encore elle serait pour nos âmes un gage de la bienheureuse éternité ; c'est la promesse du divin Sauveur ; celui qui n'hésitera pas à faire l'immolation de tout lui-même par le renoncement, retrouvera dans le ciel ce qu'il a sacrifié sur la terre. (LUC, IX, 24.)

#### MAXIMES SPIRITUELLES

« C'est le renoncement du Cœur, c'est la pauvreté d'esprit qui sont commandés par Jésus-Christ, et c'est là ce qui coûte bien plus encore que le sacrifice même de tous les trésors périssables, dont mille accidents divers, et quelquefois les seuls efforts d'une sagesse mondaine et philosophique peuvent nous détacher. »

(CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Traité : Quel est le riche qui peut être sauvé ?*)

« On me dit : Qui hait son âme dans ce monde, la gardera dans la vie éternelle. (S. JOANN. XII, 25.) Cette morale n'est pas seulement proposée à mon admiration ; on m'ordonne d'y conformer ma vie. »

(S. AUGUSTIN, *Traité sur l'Evangile de saint Jean.*)

« Nous devons considérer deux choses dans le grand ouvrage de la Rédemption : la manière dont Dieu l'a opérée, et le fruit que nous en devons recueillir. Pour l'opérer, Dieu s'est dépouillé en quelque sorte de lui-même, afin de se revêtir de nous. Pour en tirer le fruit, il faut nous dépouiller de nous-mêmes, afin de nous remplir de lui. »

(S. BERNARD, *Serm. XVI sur le Cantique des cantiques.*)

« Entre tous les dons du Saint-Esprit que Jésus-Christ a accordés et qu'il accordera à ses serviteurs, le plus considérable est de se vaincre soi-même et de souffrir pour l'amour de Dieu.»

(S. FRANÇOIS D'ASSISE, *dans les Fioretti*.)

« On doit faire plus de cas du renoncement à sa volonté propre, que de la résurrection d'un mort.»

(S. IGNACE DE LOYOLA, *Sentences*.)

« La vraie abnégation fait qu'une âme se donne entièrement à Dieu sans se rien réserver; elle met ainsi cette âme en possession de tous les biens, puisqu'ils sont tous en Dieu.»

(STE THÉRÈSE, *Chemin de la perfection*, ch. VIII.)

« Ceux qui, avec une humilité sincère, travailleront à se vaincre dans les petites choses qui répugnent à la nature, recueilleront entre autres fruits précieux une grande méfiance d'eux-mêmes, et une telle confiance en Dieu, qu'ils sauront affronter pour sa gloire les plus héroïques sacrifices.»

(S. FRANÇOIS-XAVIER, I. III, *Lettre V*.)

« Notre volonté, pour s'unir à Dieu, doit se dégager de toute affection désordonnée... Etant ainsi dépouillée de tous les goûts, délectations et désirs, déréglés, elle s'emploiera tout entière à aimer Dieu.»

(S. JEAN DE LA CROIX, *Lettre I*.)

« Les honneurs, les dignités et les grandeurs de la terre apportent plus de consolations à celui qui y renonce pour Dieu, qu'à celui qui les acquiert.)

(S. LOUIS DE GONZAGUE.)

---

Voici le numéro gagnant de la raffle de l'Enfant Jésus qui a eu lieu le 26 décembre dernier, No. 1611.

---

## NÉCROLOGIE

A Montréal, le 9 janvier 1887, est décédé, à l'âge de 58 ans, Martin Brennan, en religion frère Antoine, de la fraternité du Tiers-Ordre de Montréal, dans la deuxième année de sa profession.

R. I. P.